

PIERRE SOMVILLE

L'ANGE ET L'ANDROGYNE :
DEUX MODÈLES ANTHROPOLOGIQUES
(PLATON, *PHÈDRE* ET *BANQUET*)

EXTRAIT

REVUE DE PHILOSOPHIE ANCIENNE, XX, N° 2, 2002

ÉDITIONS OUSIA

BRUXELLES

L'ANGE ET L'ANDROGYNE:
DEUX MODÈLES ANTHROPOLOGIQUES
(Platon, *Phèdre* et *Banquet*)*

La notion de modèle anthropologique est une fiction relevant, en partie, de l'imaginaire : comment l'homme se voyait dans son destin, fût-il rétrospectif, chez un philosophe du IV^e siècle avant notre ère, voilà le propos de ces quelques réflexions. Comme il se doit, elles partent du texte, des textes de deux des plus beaux dialogues platoniciens, les plus lyriques aussi : le *Banquet* et le *Phèdre*. Ces deux œuvres, sensiblement de la même longueur, une cinquantaine de colonnes dans l'édition d'Henri Estienne¹ obéissent à un schéma de composition strictement parallèle : à chaque fois, une montée par paliers, en deux temps, amène à un grand plané central, avant d'amorcer la descente, elle aussi en deux temps. On croit assister à l'extrapolation du rythme de la période oratoire : une protase ascendante menant à une sorte d'*altiplano*, vibrant et souverain, le tout suivi d'une apodose, majestueuse dans sa chute, dûment ralentie :

"Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et la puissance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons".²

* Ce texte est celui d'une communication prononcée dans le cadre de la journée organisée par Annick Stevens et Gaëlle Jeanmart sur le thème "L'anthropologie de Platon" à l'Université de Liège, le 21 mars 2002.

1. *Banquet*, 172a-223 d ; *Phèdre*, 227a-279b.

2. BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette de France*, début de l'exorde.

Dans le *Phèdre*, une fois campé le paysage estival et sacré des bords de l'Ilÿsso et de la "belle halte", à midi, la lecture du premier discours de Lysias (où il est dit, paradoxalement, qu'il vaut mieux être aimé par quelqu'un qui ne vous aime pas), suivie de la réponse sophistique de Socrate qui en contredit les arguments mais non la conclusion, amène à la "palinodie" du même Socrate – où il nous livre son discours vrai de l'amant vrai – avant de redescendre au menu de la technique rhétorique dont les deux seuls critères de véracité seront l'authenticité du discours et son oralité. Le grand moment "plané" du centre y est encadré de deux "épisodes": le premier sur les quatre formes de délire, prophétique, augural, poétique et amoureux (244-245a) et l'autre sur l'heure de la sieste où il ne faut point s'endormir comme le vil bétail, mais se régler sur le chant des cigales pour continuer, comme elles, à honorer les Muses (259a-d).

Dans le *Banquet*, où l'on parle aussi de l'amour, lors d'une longue nuit d'hiver et sur le mode du *skolion*, les premiers discours de Phèdre et de Pausanias, assez plats, suivis de l'intermède des éternuements d'Eryximaque et de son discours, lui aussi, assez mince, annoncent l'intervention d'Aristophane qui constitue un premier palier et un premier "plané" avant qu'Agathon par un morceau d'apparat, fleuri comme son nom l'indique, prépare le grand moment central où Socrate fait part de son initiation à la métaphysique de l'amour par Diotime; puis survient Alcibiale ivre qui fera l'éloge, non de l'amour mais de Socrate, laid de visage, tout empreint de beauté intérieure et d'une incroyable chasteté. Enfin, tous s'endorment et ne restent à boire et à deviser de théâtre que Socrate, infatigable, et Agathon, hôte parfait.

Nos deux modèles anthropologiques nous sont donc présentés, à chaque fois, en des moments marqués et privilégiés de chacun des deux dialogues. Même dans le *Banquet* où l'on doit bien reconnaître que le principal message réside dans le "grand air" central, l'*aria* de Diotime, où Platon nous expose la conception de son idéalisme amoureux, le discours d'Aristophane n'en prend pas moins place après quelques morceaux plus faibles quoique légèrement ascendants. Il constitue donc bien le palier ascensionnel que nous avons dit (189c-193c). Loin d'être burlesque, malgré son auteur supposé, il cache derrière sa

surprenante métaphore d'une antique humanité "androgynique" le véritable ferment – le tout premier de notre littérature – d'une réflexion sur les origines de ce que Stendhal appellera l'amour-passion³. Il est un peu comme ces figures de Silènes auxquelles Alcibiade comparera Socrate : bizarre d'aspect, mais réceptable des plus grandes douceurs comme des plus grandes vérités.

Or, que nous dit Aristophane ? Sans reprendre par le menu les termes de son merveilleux mythe anthropogonique, rappelons seulement ce caractère double, contradictoire et complémentaire de l'être humain primordial. Homme-femme, homme-homme ou femme-femme, il est deux et, simultanément, ils sont un, en chaque individu. Complétude et béatitude en résultent pour chacun de ces êtres, se satisfaisant à eux-mêmes dans leur sphéricité : ils se propulsent, inséparables qu'ils sont, avec leur huit membres et leurs deux visages appariés, comme ces acrobates qui font la roue. Pour peu, ils en viendraient, dans leur bonheur, à tenter d'escalader le ciel. Mais Zeus veille, jaloux, comme toujours, d'un trop grand bonheur chez les hommes.

Il charge donc Apollon, le dieu artiste, de se faire cruel et artisan et de les séparer en deux moitiés, désormais mutilées, comme on brise lors d'un départ le fameux tessère d'hospitalité dont les deux parties, également irréparables, ne cesseront, malgré l'éloignement, de témoigner chacune de leur unité perdue. Ainsi en va-t-il de nous, car nous descendons de ces êtres-là heureux encore de ce que Zeus n'ait pas mis à exécution sa seconde menace de nous diviser à nouveau dans le sens de l'épaisseur "comme sur les bas-reliefs" ! Pauvres de nous pourtant, car nous sommes tous, dès lors, condamnés à rechercher notre moitié perdue : c'est cela l'amour, ou plutôt le désir d'amour et d'altérité qui nous tenaille et sans cesse nous tourmente. Et quand nous croyons, derrière un visage, reconnaître notre *alter ego* primordial, cela risquera, toujours, de n'être, jamais, qu'un fantasme.

Bien sûr, Aristophane ni Platon ne croient – pas plus que nous – qu'un jour les êtres uniques furent doubles et parfaitement heureux,

3. Dans l'*Amour et l'Occident* (Paris, 1939), Denis de Rougemont a sans doute eu tort de ne pas remonter au-delà du mythe celtique de Tristan ...

mais ce que le mythe exprime et explicite, de manière exemplative, c'est notre nostalgie – amoureuse en l'occurrence – de la fusion perdue. Pour être heureux ici-bas, il faut donc au moins que nous essayions de retrouver le ou la partenaire qui nous rapprochera le plus de cette grandiose image. Nous serions tentés aujourd'hui de la visualiser sous la forme du bonheur prénatal et utérin, encore que, malgré Freud et Rank, le mode en reste mineur ... Ferenczi, peut-être, nous en dirait plus, grâce à son mythe scientifique et rétrospectif de nos origines marines : aux yeux de l'imaginaire thalassal, en effet, fusion et solubilité, réconciliation et retour à l'indifférencié ne font qu'un. L'acte d'amour, selon lui, reste assimilable à un retour fantasmatique à nos origines aquatiques : plongée intra-utérine et non moins phylogénétique selon l'histoire de l'espèce, dans cet océan d'où sortit un jour la vie⁴.

Dans le *Phèdre*, c'est au plein cœur du développement central que prend place notre second modèle. On sait que l'ange médiéval, sous son aspect iconographique au moins, est le descendant direct de l'Eros grec : un homme jeune et beau doué d'une forte paire d'ailes. D'ailleurs, l'*angelus* est un messager des deux mondes et tout comme Éros un *daimôn* intercesseur ... Certes, il peut évoquer aussi l'androgyne. Je crois que dans la grave question du sexe des anges, leur réelle supériorité sur les pauvres mortels serait de participer de l'un et de l'autre : *non neutrum, sed utrumque*⁵.

Toutefois, Eros, dans ses représentations, reste masculin. Ne sera-t-il pas l'amant – bien viril – de la charmante Psyché ? Mais Gabriel, dans sa salutation et le dialogue hardi qui s'en suit, n'est-il pas doté, dans l'imaginaire sous-jacent à nos innombrables Annonciations, de la même connotation virile ? lui, le bolide météorologique qui fait irruption dans le paisible oratoire où prie la Vierge, lui, l'intercesseur actif de l'ombre du Très-Haut. En tout cas, l'amour vrai, dans le discours de Socrate, se manifeste aussi sous le signe d'Éros et de l'aile empennée

4. S. FERENCZI. *Thalassa, psychanalyse des origines de la vie sexuelle*, Paris. Payot. 1963 (trad.).

5. Voir M. DELCOURT. *Hermaphrodite. mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité classique*. Paris, PUF, 1958.

(245c-247b). Or le mythe, ici encore, est rétrospectif et rétroactif : avant son incarnation, l'âme qui nous préexiste, a pu contempler "sur le dos du ciel" le cortège des dieux et le monde des idées, – la vraie réalité –, douée qu'elle était alors d'un empennage léger. Elle l'a depuis perdu, au moment de sa chute dans notre corps, mais peut le retrouver ou, à tout le moins s'en ressouvenir, à l'occasion d'un beau visage rencontré ou de toute autre image de la beauté, qu'il faut saisir au vol, car elle est toujours ici-bas fugace et fuyante. L'âme n'en ressent pas moins la sorte de démangeaison, caractéristique d'une brève et forte poussée qui l'attire, un instant, vers le haut. Mais elle retombe ... Les amoureux et les mystiques, chrétiens ou autres, nous rediront cela sur tous les tons, avec ou sans référence au *Phèdre*. Ici de même, il n'est pas nécessaire de croire à l'anamnèse, qui relève du mythe, pour éprouver le bien-fondé de ce que cette fable explicite, à savoir notre désir d'envol, cet illusoire et tenace désir de quitter la terre, fût-ce un instant et de manière onirique, autre version de l'"anamnèse". Ce modèle serait donc celui d'un rêve où, en nous, Éros et Psyché ne feraient plus qu'un. Et nous voici à nouveau confrontés au fantasme de la fusion androgynique. Comme au rouet, aurait dit Voltaire ...

Mais que garder de tout ceci ? Par-delà le plaisir littéraire ou la fantaisie philosophique, ces textes – qu'il faut sans cesse lire et relire – ont toujours quelque chose à nous apprendre. Ils restent la sublimation de nos rêves les plus fous, et les plus justes, et la caution de notre espoir d'accéder ici-bas au fragile bonheur. Ils sont moins anachroniques ou utopiques qu'on pourrait le croire à la première lecture. C'est qu'il faut lire Platon, comme tous les grands textes, selon différentes clés et ne pas s'en tenir au sens premier du terme comparant. Comme la parabole évangélique, le mythe platonicien veut nous dire autre chose que lui-même. Il est d'essence métaphorique. Mais au-delà de ce premier effort d'analogie, il faut en revenir aux mots du texte et les reprendre en cette lecture seconde au pied de la lettre : les modèles référés au passé sont peut-être bien plus vrais que ceux que nous projetons aujourd'hui naïvement dans l'avenir. Car au moins le passé existe, contrairement au futur. De plus, les modèles rétrospectifs sont moins improbables encore selon la conception d'un temps cyclique,

celui de Platon, celui de Nietzsche. S'il est vrai comme le dit Valéry que "nous entrons dans l'avenir à reculons" et s'il est également vrai que l'orbe du temps se replie sur lui-même, selon quelque millésime ou millénarisme que ce soit, on peut concevoir en raison qu'un point du passé nous rejoigne un jour en une sorte d'"éternel retour". C'est sans doute un rêve, mais le rêve n'est-il pas parfois porteur de vérité ? de plus de vérité même que celui qui reporte toujours à demain la "parousie" ou quelque nouvel Eden.

Or, c'est plutôt sur le mode du symbole, du *sum-bolon* qui rassemble ce qui est épars, qu'il nous faut entendre la double leçon de l'ange et de l'androgyne : coïncidence d'opposés, imbrication de complémentaires et fusion totalisante sont autant de modèles qui, fussent-ils entés sur des textes fondateurs réversifs, valent plus et mieux que ceux de Joachim de Flore, de Fontenelle ou de Teilhard de Chardin, lesquels ne sont que des projections dans un impalpable avenir.

Quant aux mots du rêve, "symbole" réalisé dans l'instant de son expression, nous les retrouvons dans la poésie la plus contemporaine. Écoutons Madeleine Biefnot nous les évoquer dans sa brève et belle "alchimie du verbe" :

*Quand nous aurons passé le tunnel
Devant la mer de cristal
Tu diras, me prenant la main
Voici le paradis
L'ange habite là.*

*Tu me demandes qui est l'ange ?
Celui que nous faisons ensemble
en nous aimant.⁶*

Pierre SOMVILLE

6. *Précaire est la maison*, éd. du Taillis Pré (Châtelineau), 1999, p. 33.